



HAL
open science

Théoriser en féministe : introduction

Anaïs Choulet-Vallet, Pauline Clochec, Delphine Frasch, Margot Giacinti, Léa Védie

► **To cite this version:**

Anaïs Choulet-Vallet, Pauline Clochec, Delphine Frasch, Margot Giacinti, Léa Védie. Théoriser en féministe : introduction. Choulet-Vallet, Anaïs; Clochec, Pauline; Frasch, Delphine; Giacinti, Margot; Védie, Léa. Théoriser en féministe, Hermann, 2021, 9791037008305. hal-03468984

HAL Id: hal-03468984

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-03468984v1>

Submitted on 14 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre de l'ouvrage : Théoriser en féministe

Titre du chapitre : Introduction

Date de publication : 2021

Auteurs : Anaïs Choulet-Vallet ; Pauline Clochac ; Delphine Frasch ; Margot Giacinti ;

Léa Védie

Editeur : Hermann

INTRODUCTION

par Anaïs Choulet, Pauline Clochec, Delphine Frasch,
Margot Giacinti et Léa Védie

Le féminisme est indissociablement une pensée critique et un mouvement social. Il implique une posture réflexive sur le positionnement des chercheurs/ses et produit des effets sur la manière dont iels théorisent. Les objets, les méthodes, les formes et les destinataires des recherches peuvent être affecté-e-s par ce parti-pris politique. Cette posture induit ainsi une série de questions : de quoi et de qui parle-t-on ? Comment en parle-t-on ? D'où en parle-t-on et à qui parle-t-on ?

Face à ce constat, un collectif de jeunes chercheurs/ses lyonnais-e-s, alors pour la plupart non-titulaires de l'université, blanc-he-s, militant-e-s féministes et/ou lesbiennes, a organisé en avril 2018 un colloque international intitulé « Théoriser en féministe : philosophie, épistémologie, politique ». Le présent ouvrage est en partie issu de cet événement et propose des articles qui s'inscrivent dans les champs de la philosophie, de la sociologie, de la science politique et de l'anthropologie. Il interroge la manière dont le positionnement féministe structure l'activité de théorisation.

En effet, le rapport entre féminisme et théorie pose question. Premièrement, la théorie renvoie communément à un savoir abstrait. Or, puisque le féminisme s'ancre dans l'expérience ordinaire des femmes, l'un et l'autre semblent incompatibles. Pourtant, c'est en portant attention aux conditions concrètes d'existence qu'on peut, d'une part, empêcher les universalisations abusives et, d'autre part, tenir compte des différences sociales entre femmes et hommes ainsi qu'entre femmes. En procédant par abstraction, on court le risque de passer sous silence l'articulation du sexisme avec d'autres formes d'oppression : hétéronormativité, cissexisme, racisme, validisme, capitalisme, etc. La posture féministe permet alors de donner une place

à des savoirs concrets, oubliés ou délégitimés, afin de rompre avec ce que Nancy Hartsock appelle « la masculinité abstraite¹ ».

Deuxièmement, la théorie, lorsqu'elle est spéculative, entre en tension avec la pratique militante, qui lutte pour transformer les structures sociales. Dans un contexte d'institutionnalisation des études de genre, ceci peut donner lieu à un hiatus entre les « intellectuel·le·s² » du féminisme et les militant·e·s « de terrain ».

Plutôt que de rejeter massivement la théorie, nous considérons que ces tensions permettent de repenser la démarche de théorisation. Quand il s'agit de théoriser en féministe, deux exemples retiennent notre attention ; d'un côté, Michèle Le Doeuff critique la logique totalisante du système au profit d'une conception ouverte de la rationalité³, de l'autre, bell hooks réélabore la notion de *praxis* afin de revendiquer la vertu épistémique de la pratique et la manière dont, en retour, un travail des idées peut nourrir une action efficace⁴. Selon la manière dont elle est pratiquée, nous pensons que la théorie peut être instrument d'émancipation voire outil de transformation du réel.

POURQUOI « THÉORISER EN FÉMINISTE » ?

Cet ouvrage a vocation à répondre à un manque : il existe peu d'espaces institutionnels, en France, susceptibles d'accueillir des recherches portant spécifiquement sur les théories féministes. En effet, deux disciplines sembleraient *a priori* spécifiquement adaptées à cette approche : la philosophie et la science politique (et tout particulièrement la théorie politique). Pourtant, pour l'une comme pour

1. Hartsock Nancy, « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a specifically Feminist Historical Materialism », in Harding Sandra & Hintikka Merrill B. (dir.), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*, Dordrecht & Boston, D. Reidel, 1983, p. 283-310.

2. C'est la crainte que formule Christine Delphy dans son article de 1981 : « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 2, p. 58-74, repris dans *L'ennemi principal, tome 2 : Penser le genre*, 2013, Paris, Syllepse.

3. Le Doeuff Michèle, *L'Étude et le Rouet*, Paris, Seuil, 1989. Pour une mise en discussion de ce point, voir l'article de l'autrice dans le présent ouvrage.

4. bell hooks, *Apprendre à transgresser : l'éducation comme pratique de la liberté*, Paris, Syllepse, 2019. Sur ce sujet, cf. Hedjerassi Nassira, « À l'école de bell hooks : une pédagogie engagée de la libération », *Recherches et Éducatives*, n° 16, 2016, p. 39-50.

l'autre, des obstacles institutionnels continuent de marginaliser ces objets de recherche dont la légitimité peine à être reconnue. Dans ce contexte, les chercheurs/ses en théorie féministe doivent souvent se frayer difficilement un chemin, au croisement de plusieurs domaines dont aucun ne leur est vraiment favorable.

En France, la science politique, d'abord, a longtemps été très réticente à s'emparer des rapports sociaux de genre. En tant que « science de l'État », elle ne s'en est saisie que très récemment, selon un mécanisme que Catherine Achin et Laure Bereni qualifient de « résistance disciplinaire⁵ ». En outre, au sein de cette discipline aux méthodes diversifiées, la théorie politique connaît depuis une dizaine d'années un inquiétant déclin⁶. La conjonction de ces deux dynamiques ne fait rien pour encourager le développement de recherches spécifiquement orientées vers les théories féministes.

En philosophie aussi, où la théorie est pourtant reine, des résistances très fortes, propres au monde francophone, continuent de marginaliser le féminisme comme objet de recherche. Dans cette discipline où les textes écrits par des femmes sont fréquemment écartés des programmes scolaires et du canon des grands textes philosophiques⁷, et où le recrutement à l'université leur est particulièrement hostile⁸, l'on est parfois tenté-e de poser, à la suite de Diane Lamoureux et Naïma Hamrouni, la question suivante : « Faut-il être un vieil homme blanc pour philosopher ? ». Celles-ci, éditrices d'un récent numéro de la revue québécoise *Recherches féministes* intitulé « Philosopher en féministe », dénoncent le décalage entre « la reconnaissance grandissante de la philosophie

5. Achin Catherine, Bereni Laure, « Comment le genre vint à la science politique » in *Dictionnaire. Genre et science politique. Concepts, objets, problèmes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 13-42.

6. La motion de la section 04 (science politique) de la Coordination Nationale des Universités en février 2019 pointe ainsi le « déclin de l'histoire des idées et de la théorie politique dans notre discipline ».

7. Manon Garcia développe par exemple le cas de Simone de Beauvoir, véritable exception française puisque son propre pays est quasiment le seul à ne pas la considérer pleinement comme philosophe. Voir Garcia Manon, *On ne naît pas soumise, on le devient*, Paris, France, Climats, 2018.

8. Plus de 60 professeures, maîtresses de conférences et chercheuses, représentant la quasi-totalité des facultés de philosophie, ont ainsi signé une tribune en octobre 2018 alertant sur les inégalités genrées de recrutement en philosophie à l'université : « Combien de philosophEs ? » <https://www.liberation.fr/debats/2018/10/16/combien-de-philosophes_1685772>.

féministe [...] dans le monde anglo-saxon depuis les années 1970 » et « le monde francophone, où elle est souvent associée au militantisme et discréditée sur cette base⁹ ».

Pour autant, cet ouvrage n'a pas pour but de proposer un état du féminisme dans les disciplines universitaires que sont la philosophie et la théorie politique, mais plutôt de poser la question suivante : quelles sont les conséquences épistémologiques de la critique féministe sur la théorisation ? La question est proche de celle que soulève Isabelle Clair lorsqu'elle se demande, dans un article de 2016, ce que signifie « faire du terrain en féministe¹⁰ », à savoir : que se passe-t-il lorsque les théories féministes sont déplacées sur le plan épistémologique, et quelles conséquences méthodologiques et déontologiques en découlent pour la sociologie ?

Dans la lignée d'Isabelle Clair, ce problème épistémologique et politique est l'objet de recherches récentes. Il est ainsi au centre de l'ouvrage d'Éléonore Lépinard et de Marylène Lieber, *Les théories en études de genre*¹¹, ainsi que d'un récent numéro de *Nouvelles Questions Féministes* portant sur les rapports entre « expériences et théorisation¹² » et du colloque de 2020 (actuellement reporté à 2021) « Pour une histoire féministe et décoloniale de la philosophie¹³ ». Ce questionnement en vient ainsi à être resitué au niveau de la théorie elle-même. Les théories féministes ont certes des conséquences épistémologiques sur la méthode des sciences sociales¹⁴, mais elles ne font pas que cela : elles contribuent également à réinterroger ce que théoriser veut dire.

9. Hamrouni Naïma, Lamoureux Diane, « Philosopher en féministes », *Recherches Féministes*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 1-8.

10. Clair Isabelle, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 213, n° 3, 2016, p. 66-83.

11. Lépinard Éléonore, Lieber Marylène, *Les théories en études de genre*, Paris, La Découverte, 2020.

12. Marie Mathieu, Vanina Mozziconacci, Lucile Ruault et Armelle Weil (coord.), *Nouvelles Questions Féministes*, « Partir de soi : expériences et théorisations », vol. 39, n° 1, mai 2020.

13. Ce colloque est organisé dans les universités de Montpellier et Toulouse par Marion Banabera, Hourya Bentouhami, Anna Caron, Axelle Cressens, Lola Gouffé, Aurélie Knüfer et Vanina Mozziconacci. Dans le champ philosophique, on notera aussi l'organisation, depuis 2019, des ateliers « PhilosophES aux Féminins ».

14. Sur ce point, voir notamment Harding Sandra, « Standpoint Theories: Productively Controversial », *Hypatia*, vol. 24, n° 4, 2019, p. 192-200. Il faut souligner que les théories féministes ont aussi un impact dans le champ des sciences naturelles :

Le féminisme, en effet, ne désigne pas uniquement des types d'objet susceptibles d'être théorisés (comme des rapports sociaux de pouvoir, des luttes de libération et/ou d'émancipation, des identités, etc.), mais aussi une certaine attitude, posture ou méthode de pensée. Dans ce cadre, le féminisme permet de se poser la question de la manière dont on fait de la théorie, puisque théoriser le féminisme, c'est aussi, nécessairement, théoriser en féministe.

COMMENT « THÉORISER EN FÉMINISTE » ?

Loin de proposer une réponse unique à cette question, cet ouvrage collectif présente différentes manières d'articuler l'activité théorique avec l'engagement féministe. L'ensemble des contributions donnent à la fois des exemples et des pistes pour rendre compte de la façon dont la critique féministe vient bousculer les catégories académiques concernant les disciplines, les méthodes, les objets et les sujets du savoir. Réciproquement, elles abordent aussi la théorie comme un outil féministe à part entière.

Dans un premier temps, il s'agit de montrer que théoriser en féministe, c'est avant tout théoriser en militante. Étant donnée la portée politique des questions féministes, l'acte de théorisation ne peut se faire indépendamment d'une posture alliant recherche et engagement. Dans ce cadre, il semble important de se demander tout d'abord ce que signifie « théoriser en féministe ». Pour Éléonore Lépinard, théoriser en féministe, c'est d'abord théoriser en se disant féministe, en déclarant son « appartenance à une communauté politique imaginée ». Interrogeant la construction et les frontières de cette communauté (la question tout autant du sujet que du projet féministe), elle développe l'idée d'une « éthique de la responsabilité féministe » qui, selon l'autrice, se traduit par une éthique pragmatique du *care*.

Ensuite, il paraît nécessaire de montrer les limites de la théorisation féministe institutionnelle, notamment en dénonçant certaines de ses

voir ainsi Fausto-Sterling Anne, *Corps en tous genres : la dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte, 2012.

préoccupations qui restent éminemment occidentales, voire permettent de disqualifier les luttes décoloniales. À ce sujet, la contribution de Nasima Moujoud opère une historicisation critique de l'accusation de « relativisme culturel » adressée de manière récurrente en contexte français – parfois dans une perspective féministe revendiquée – à des féministes décoloniales. L'autrice insiste sur la nécessité pour un tel féminisme décolonial de repartir des savoirs des ex-colonisées, illustrant ce point par une réflexion sur son propre rapport critique à l'anthropologie et au féminisme français.

Cela met en évidence que pour théoriser en féministe, il semble inévitable de « s'engager intellectuellement ». La contribution de Diane Lamoureux interroge ainsi la possibilité et les modalités d'un engagement intellectuel féministe dans le champ de la philosophie, possibilité rendue problématique par le caractère historiquement androcentré de ce champ. Elle répond à ce problème en soulignant la nécessaire assomption du caractère situé, incarné et pluriel de la pensée féministe, ainsi que son origine et sa finalité pratiques. Cette pluralité et incarnation implique de théoriser d'une manière intertextuelle à partir des divers sujets et mouvements féministes, et permet un rapport instrumental et critique à l'histoire de la philosophie.

Enfin il paraît capital de comprendre comment cet engagement se traduit dans la recherche et, plus précisément, ce que signifie faire fémininement œuvre de théorisation. Dans sa contribution, Vanina Mozziconacci défend la thèse selon laquelle le féminisme esquisse des réponses originales à la question classique du rapport entre théorie et pratique. Au sein du féminisme, celles-ci s'avèrent souvent prises dans des allers-retours incessants. L'autrice propose alors d'envisager le rapport de la philosophie aux luttes sociales comme un rapport de traduction : d'explicitation et de discussion des théorisations qui s'opèrent en elles.

Dans un deuxième temps, il s'agit de rappeler que pour faire de la théorie en militante, il faut également assumer que le personnel est politique¹⁵. Loin de cloisonner les différents aspects de l'existence, la

15. La formule « le personnel est politique », souvent modifiée en « le privé est politique » est d'abord une déclaration de la féministe lesbienne Carol Hanish dans

critique féministe propose de théoriser depuis l'expérience ; c'est-à-dire d'enrichir l'activité théorique au contact de l'expérience et, inversement, de penser l'expérience à l'aune de certains enjeux théoriques. Partant des querelles françaises autour de l'universalisme, entre autres mis à mal par les pensées décoloniales, Nassira Hedjerassi présente premièrement l'apport d'un féminisme lorsqu'il est envisagé depuis des positions de marginalité sociale. Pour ce faire, l'autrice s'inspire principalement des œuvres de bell hooks et d'Audre Lorde. Elle souligne à leur suite comment ces marges peuvent s'avérer être une position privilégiée pour théoriser les dominations qui structurent le monde social. Une telle théorisation depuis les marges permet non seulement une compréhension des intrications entre les dominations de sexe, race et classe. Mais elle a de plus pour effet, dans le cas du féminisme, de mettre en cause le sujet unitaire que serait « la femme », afin de forger un féminisme à partir d'une pluralité d'identités et de positions sociales.

Deuxièmement, Noémie Aulombard illustre comment cette prise en compte de la pluralité d'identités et de positions se joue à l'endroit des corps et de l'expérience intime de celui-ci. En effet, elle montre la manière dont sa recherche s'est appuyée sur une certaine expérience – l'expérience intime de son corps en tant que soumis à certaines descriptions sociales, mais aussi l'expérience du féminisme – pour produire une théorisation originale ; et la manière dont celle-ci a, en retour, transformé son expérience. Ce dialogue que tout-e chercheur/se est invité-e à cultiver implique un rapport spécifique aux paradigmes établis : l'attitude indisciplinée de la *bandita*.

Rejeter les paradigmes établis, c'est critiquer aussi bien le type de rationalité utilisé pour construire le discours que l'ordre social lié à ces mêmes discours. À ce sujet, la sexualité est un exemple édifiant de catégorisation des personnes et des corps, au sein-même du féminisme. C'est pourquoi Cornelia Möser présente, troisièmement, une réflexion sur le régime sexuel à partir de certaines perspectives *queer* et féministes. Sa contribution porte sur les théorisations conflictuelles de la sexualité qui traversent le féminisme et le mouvement *queer*. L'autrice resitue ces débats dans l'histoire des rapports complexes

une conférence de février 1969 qu'elle publie l'année suivante dans un article publié dans *Notes from the Second Year: Women's Liberation*, un recueil d'articles du collectif New York Radical Women. La formule est par la suite devenue un slogan plus large caractéristique de la seconde vague des mouvements féministes.

du féminisme à la psychanalyse. Elle propose en même temps une théorisation originale, permettant de voir dans la sexualité à la fois un aspect central de l'oppression des femmes, et une voie privilégiée de critique de la rationalité occidentale.

Enfin, Aurélie Knüfer se penche sur les perspectives théoriques et politiques, souvent méconnues, que la philosophe Mary Wollstonecraft développe sur la sexualité. En s'interrogeant sur le rôle des affects et de la différence sexuelle dans la construction psychique des femmes, elle se demande plus largement comment faire une « histoire féministe de la philosophie ». Pour elle, il s'agit de réhabiliter des philosophes oubliées par une tradition philosophique fortement androcentrée, tout en « montrant la dimension proprement philosophique des questions relatives aux différences sexuelles et à la sexualité ». En travaillant sur les écrits de Mary Wollstonecraft, elle expose ainsi la place que cette philosophe contemporaine de la révolution française accorde aux affects et à la sexualité, dans le cadre d'une pensée de l'émancipation des femmes.

Dans un dernier temps, il s'agit de montrer en quoi les théoricien·ne·s féministes, en tant qu'ils recourent à l'expérience, assument leurs engagements et introduisent de nouveaux objets de connaissance, viennent bousculer les théories établies. Plutôt que de passer sous silence les instruments théoriques de l'oppressé, il faut se demander quoi faire des outils du maître, afin de repenser ou de subvertir certaines disciplines, méthodes, ou questions. Dans cette perspective, Zacharias Zoubir s'intéresse aux contributions de Hazel V. Carby et Pratibha Parmar aux *Cultural studies* britanniques. Celles-ci mettent en œuvre, dans un combat théorique contre les catégories racistes du sens commun, des formes de réflexivité historique visant à faire apparaître les spécificités des expériences sociales des femmes anglaises non-blanches, ainsi que les héritages culturels et politiques issus des territoires anciennement colonisés.

Clara Chaffardon se demande ensuite ce qu'il advient d'un courant philosophique spécifique – la phénoménologie – lorsqu'il est mis au contact du féminisme. Que devient cette méthode de pensée qui s'attache à décrire l'expérience subjective lorsqu'elle est pratiquée par des féministes et à des fins féministes? L'autrice montre que ce type

de théorisation en ressort profondément changée, laissant de côté son ambition descriptive pour adopter une approche prescriptive, c'est-à-dire une approche orientée vers la transformation des expériences.

Dans la perspective d'une reconquête des « outils du maître », la contribution d'Abir Kréfa se présente comme une véritable réappropriation des objets et des méthodes de la sociologie politique. L'autrice affirme que l'usage du genre comme outil d'analyse permet de redéfinir certains problèmes classiques de la sociologie des crises politiques et, plus précisément, des situations révolutionnaires. S'appuyant sur des terrains effectués lors des crises et révolutions algérienne et tunisienne, de 2014 à 2019, elle montre que le genre informe les actions des différent-e-s acteurs/rices et fait l'objet de stratégies diverses – donnant lieu à de nouveaux arrangements entre hommes et femmes, mais aussi à des expériences transformatrices.

Si théoriser en féministe, c'est revendiquer la variété des méthodes et des expériences qui accompagnent l'activité théorique, alors il ne semble ni possible, ni souhaitable, de répondre de manière univoque à la question : comment théoriser en féministe ? Est-ce à dire que la théorisation féministe, en tant qu'elle dénonce et combat les approches catégorisantes et qu'elle prend en compte le contexte qui sous-tend la production de la connaissance, n'est qu'une spirale sans fin ? Pour répondre à cette ultime question, le mot de la fin appartient à Michèle Le Dœuff. Dans sa contribution, l'autrice repart en effet des manières multiples et souvent conflictuelles dont on peut « théoriser en féministe ». Une telle théorisation désire parfois épouser un mouvement de « spirale sans fin » : un progrès par retour réflexif incessant, mettant à distance toute théorisation antérieure. Cependant, un tel désir devrait être corrigé par la confrontation des théories acquises à l'expérience – personnelle et militante –, dans le but d'en faire des outils de transformation sociale et individuelle.

